

Valérie Rolle, L'Art de tatouer

Bruno Nassim Aboudrar



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/12735>

DOI : 10.4000/critiquedart.12735

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Bruno Nassim Aboudrar, « Valérie Rolle, L'Art de tatouer », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 mai 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/12735> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.12735>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

EN

Valérie Rolle, L'Art de tatouer

Bruno Nassim Aboudrar

- 1 Longtemps l'apanage de la pègre et milieux interlopes, le tatouage est devenu un phénomène de mode. Parallèlement, l'intérêt très médiatisé de quelques artistes contemporains (Wim Delvoye, Art Orienté Objet) pour cette pratique et la qualité « d'artistes tatoueurs » revendiquée par les gens de métier au titre de leur « créativité » a contribué à entretenir une ambiguïté : le tatouage est-il ou n'est-il pas un art ?
- 2 La grande enquête de Valérie Rolle aborde de front la question en en pointant d'emblée la paradoxale problématique : la tension fondamentale entre la visée créative des tatoueurs et la nécessité qui s'impose à eux de se soumettre à la demande précise d'une clientèle soucieuse d'exprimer son propre goût, voire sa personnalité, sur sa peau. A partir de cette question, l'auteure livre une étude sociologique vaste, précise et fine, revendiquant ses filiations méthodologiques dans les travaux d'Howard Becker, de Pierre-Michel Menguer et d'Erwin Goffmann. Elle analyse donc par le menu les conditions d'exercice du métier, entre revendication d'une forme plus ou moins mythique de marginalité et assurance d'hygiène et de sérieux ; la formulation de la demande de tatouage, à la fois rebelle et soumise aux codes de la mode ; ses motivations.
- 3 Intéresse particulièrement l'esthétique son étude des sources iconographiques des tatouages et du rôle qu'y tient ce que l'on appelle des *flashs*, des motifs répertoriés qui ressemblent fort à ce que les artistes du passé nommaient des poncifs. Valérie Rolle consacre alors des pages passionnantes à la circulation des motifs, à leur évolution ainsi qu'à leur interprétation. Le client peut juger simplement « joli » tel motif chargé de sens ou au contraire surdéterminer symboliquement tel *pattern* décoratif. Mais, si par certains aspects la migration des images qu'elle retrace peut évoquer celles décrites par Aby Warburg ou par Erwin Panofsky, au terme de son enquête, la conclusion de la chercheuse est sans équivoque : le tatouage n'est pas un art. Le tatoueur demeure soumis à la demande du client ; sa pratique est régie par un ensemble de contraintes (machinales, hygiéniques, morales, légales, etc.) en pleine évolution, ainsi que par l'autorité esthétique des poncifs, ce qui l'apparente plus à un artisan d'art qu'à un artiste, au sens moderne de la notion.